L'Atlantide : mythe et histoire

Joël Thomas

▶ **To cite this version:**

Joël Thomas. L'Atlantide : mythe et histoire. Doctorat. L'Atlantide. Mythe et histoire, France. 2018, pp.13. hal-04545724

HAL Id: hal-04545724
https://hal.science/hal-04545724

Submitted on 14 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Atlantide : mythe et histoire

Joël THOMAS
Pr. émérite à l'université de Perpignan-*Via-Domitia* (France)

Le dernier état des recherches archéologiques en Méditerranée confirme que, autour du XVIIème s. av. J.-C., il se produisit sur l'île de Santorin une énorme explosion volcanique, qui engendra un tsunami gigantesque dont les conséquences se firent sentir jusqu'en Crète. D'ici à déduire que cette catastrophe est à l'origine de la disparition de la civilisation crétoise, il y a un pas que les historiens sont réticents à franchir, car les deux dates sont difficilement superposables (la disparition de la Crète serait postérieure d'environ deux siècles) ; dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile d'arriver à des conclusions sûres, et d'en dire beaucoup plus. Il nous reste donc le *Timée* et le *Critias*, les dialogues de Platon où il raconte l'épisode, à travers l'évocation de l'Atlantide, ce mystérieux continent englouti. Malheureusement, si les sources historiques sont peu fiables, le récit de Platon, centré sur un affrontement entre l'ancienne Athènes et cette Atlantide mythique et introuvable (et qui pourrait être un souvenir confus des luttes qui opposèrent les civilisations minoenne et mycénienne), ne l'est pas davantage. Car, à y regarder de plus près, le texte du *Timée* et du *Critias*, c'est l'histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours : le récit de cette catastrophe qui se serait située 9000 ans en arrière (!), aurait été fait à Solon, en Égypte, par les prêtres de Saïs ; Solon l'aurait raconté lui-même au grand-père de Critias, qui l'aurait raconté à Critias, qui le raconte à Socrate et à ses compagnons. Comme témoignage fiable, on fait mieux. Et c'est bien là le problème : les prêtres de Saïs insistent précisément sur le fait que les Athéniens ont oublié leurs mythes fondateurs, et leur grandeur passée. Car il y eut une première Athènes, celle qui affronta l'Atlantide, mais personne ne s'en souvient. Heureusement, dit le prêtre de Saïs, que nous sommes là, nous les Égyptiens, qui consignons tout dans nos temples, car « vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants. […] Vous n'avez dans l'esprit aucune opinion ancienne fondée sur une vieille tradition, et aucune science blanchie par le temps. » (*Timée*, 22 c). En conséquence, et faute d'une mémoire collective, les Égyptiens considèrent que les récits fondateurs des Grecs sont pauvres, et « ne diffèrent pas beaucoup des contes de nourrices ».

L'explication de cet oubli du passé, la voici, dit le prêtre : chaque destruction catastrophique a laissé Athènes – et les autres peuples - totalement nus et désemparés : « À peine êtes-vous pourvus de l'écriture que de nouveau des torrents d'eau du ciel fondent sur vous et ne laissent survivre de vous que les illettrés et les ignorants, en sorte que vous vous retrouvez au point de départ comme des jeunes, ne sachant rien de ce qui s'est passé dans les temps anciens. » (*Timée*, 23 a) Ce que le prêtre de Saïs évoque, c'est l'existence historique d'une série de cataclysmes, qui pourraient être consécutifs à l'éruption de Santorin. Platon lui fait même dire que ces catastrophes ont été nombreuses, et se sont succédées sans relâche : « Vous ne vous souvenez que d'un seul déluge terrestre, alors qu'il y en eut beaucoup auparavant. » (*Timée*, 23 b)

Notons au passage que cela valide non seulement l'hypothèse d'un séisme comme celui de Santorin, mais aussi celle de nombreux tsunamis dans le Bassin Méditerranéen ou dans la Mer Noire, qui auraient donc une véritable réalité historique, et géologique, comme la science l'a attesté depuis, mais qui, faute d'un archivage rigoureux, ne seraient restés que comme de vagues souvenirs dans la mémoire collective des Grecs. Platon les aurait alors utilisés pour son propre but : construire un récit des Origines à des fins morales et édifiantes, et montrer aux Athéniens le danger qui les guette s'ils dégénèrent et se laissent aller à leurs pulsions les plus basses : à travers l'histoire de l'Atlantide, c'est Athènes qui doit exorciser ses démons. Le *Critias* (inachevé) se ferme sur cette phrase : « Zeus résolut de les châtier pour les rendre plus modérés et plus sages. » (*Critias*, 121 b). C'est ce que dit Pierre Vidal-Naquet dans son livre, *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien* (Paris, Les Belles Lettres, 2005 ; Points, 2007): en fait, « la guerre entre Athènes et l'Atlantide était une guerre entre Athènes et Athènes. ». À mon avis, P. Vidal-Naquet est peut-être un peu excessif quand il exclut toute référence à une réalité historique, en écrivant : « Je ne crois pas qu'on puisse mêler l'invention de Platon et la présence à Santorin d'une ville que Platon miraculeusement aurait projetée dans l'Atlantique. » (p. 21). Le tout est de s'entendre sur ce qu'il appelle une « réalité historique ». Car les spécialistes de l'imaginaire savent que l'imaginaire est, à sa façon, aussi réel que la réalité Depuis les découvertes des neurosciences, nous savons que penser à une chose ou la voir, relève du même processus cognitif, et active les mêmes zones neurales de notre cerveau. C'est pour cela que, contrairement à Vidal-Naquet, je ne pense pas que, comme il le dit, le mythe de l'Atlantide soit seulement de la science-fiction ; **bien que ne relevant pas (ou pas forcément) d'une réalité objective et historique, il a quand même une réalité, parce qu'il a modifié l'histoire qui l'a suivi. .**

Je voudrais donc proposer une autre hypothèse : il est très possible que Platon ait tout inventé, et que le récit de l'Atlantide n'ait pas d'origine historique. Mais quoi qu'il en soit, **il y a un lien entre le mythe et l'histoire**, car, comme tous les mythes, celui de l'Atlantide a modelé l'imaginaire des générations qui ont suivi. Autrement dit, dans le rapport mythe-histoire, pour ce qui a trait à l'Atlantide, l'histoire ne précéderait pas le mythe, c'est le mythe qui créerait l'histoire, en influençant l'imaginaire des épigones de Platon, qui, à partir de lui, détermineraient et modifieraient leurs comportements politiques. Ainsi, l'Atlantide, sans avoir existé, aurait bien une existence à travers les créations postérieures qu'elle a influencées. Le rapport entre mythe et histoire existe bien, mais il n'est pas dans le sens que l'on croit. **Ce n'est pas l'histoire qui a influencé le mythe, c'est le mythe qui a influencé l'histoire.**

Car, certes, le récit lui-même de la fondation d'Athènes et de celle de l'Atlantide n'a sans doute rien d'historique, il est trop onirique pour cela. La preuve, je la trouve dans la dimension symbolique du récit du *Critias* : la première Athènes, celle que les Athéniens de l'époque de Socrate avaient oubliée, et aussi l'Atlantide, sont d'abord des villes imaginaires, qui font la part belle à la symbolique. L'Atlantide était une thalassocratie concurrente d'Athènes (comme Carthage le fut de Rome) fondée par Poséidon ; avec la nymphe Clito, il eut 5 couples de jumeaux, qui devinrent les 10 rois de l'Atlantide. Cette terre très riche est présentée comme une sorte d'île qui réunissait Europe et Afrique, à la hauteur des Colonnes d'Hercule (notre actuel Gibraltar). « De cette île, on pouvait alors gagner tout le continent qui s'étend en face d'elles. » (*Timée* 24 e). L'Atlantide constituait ainsi elle-même un pont intercontinental, qui permettait aux hommes de commercer librement sur toute la surface de la terre qui les reliait. On trouve là à la fois le vieux rêve de l'unité originelle, de l'*Unus Mundus*, et celui, du pont, du passage, de la relation établie entre les différences, qui traverse tout l'imaginaire antique, et qui se manifeste ici sur le plan géographique.

L'île de l'Atlantide se répartissait en cercles concentriques, à partir d'une montagne, une sorte de montagne sacrée, comme le mont Fuji, le Kilimandjaro, … ou le Canigou, pour les Catalans. À partir de là, se développaient cinq cercles concentriques, alternant deux bandes de terre et trois bandes de mer, entre lesquelles des ponts et des canaux permettaient de circuler, puis de se relier à la haute mer. Ces ponts étaient comme un reflet holistique par rapport à toute l'île elle-même, qui a déjà été décrite comme pont intercontinental.

La globalité du territoire avait été divisée en dix portions, réparties entre les dix rois ; de même, la Rome archaïque était répartie en dix tribus. Il est clair que cette utilisation réitérée du nombre cinq, et celle de son double, le nombre dix, ne sont pas là par hasard, surtout si

l'on songe que, dans la mystique pythagoricienne, familière à Platon, le nombre dix est la petite Tétractys, le nombre parfait qui associe les quatre premiers nombres, un, deux, trois et quatre : un, le nombre de l'unité divine originelle, inconnaissable et même impensable par l'homme ; deux, celui de la différenciation ; trois, celui du Dieu créé ; et quatre, celui de la matière. On n'en reste pas là : au sommet de la montagne centrale, il y avait un temple de Poséidon, qui, nous dit Platon, était long d'un stade (environ 180 m) et large de trois plèthres (soit environ 110 m) : le rapport entre les deux est donc de 1,636, c'est-à-dire très proche du Nombre d'Or, 1,618, la proportion parfaite pythagoricienne, qui définit les critères de l'harmonie. L'approximation est tout à fait admissible, compte tenu des incertitudes que nous avons sur la longueur exacte du stade et du plèthre. Donc, juste dans ses structures profondes, l'Atlantide est un reflet de la perfection divine. Atlantis, la capitale, est elle-même ronde, faite de cercles concentriques, c'est à dire proche de la perfection sphérique de l'Idée platonicienne, de l'œuf orphique, ou de la Jérusalem céleste, dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

Rien d'étonnant dans ce monde parfait que la richesse soit partout. Richesse minière (avec en particulier l'exploitation de l'orichalque, ce métal mystérieux aussi précieux que l'or), richesse du sol, splendeur des bâtiments : Platon nous fait une véritable description de l'Âge d'Or. La nature de l'Atlantide n'a en soi rien d'étrange pour un Grec ; mais tout y est plus grand, plus abondant et plus beau qu'ailleurs. Le climat lui-même, tempéré, contribuait à ce développement harmonieux[1]. Notons au passage que l'organisation sociale est comme l'archétype de la tripartition indo-européenne repérée par Dumézil, répartie entre trois castes : les dirigeants, les guerriers et les artisans ; le sacré, la force et la fécondité : l'Atlantide, comme Rome, était bien une cité harmonieuse et complète, par rapport à l'ordre cosmique.

Il semble aussi que Platon ait voulu rapprocher son Atlantide de la Crète : dans le temple de Poséidon, on sacrifie des taureaux, et bien sûr cela fait penser à l'importance que cet animal avait dans le royaume de Minos. D'ici à dire que Platon avait des informations sur la civilisation minoenne, disparue depuis un millénaire, il y a un pas que je ne franchirai pas.

Mais les dieux n'avaient créé tant de splendeur que pour en laisser un souvenir nostalgique, en même temps qu'un exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Comme nous l'avons dit, grisés par leur opulence, les Atlantes perdirent le sens de la justice, tombèrent dans

[1] L'argument sera repris par Tite-Live à propos de Rome ; dans son Discours de Camillus, il explique pourquoi le site de Rome a été choisi : parce qu'il est équilibré, tempéré, harmonieusement réparti entre terre et mer.

l'orgueil, l'*hybris* et la cupidité : « Dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre et des inondations extraordinaires ». Ces catastrophes frappèrent aussi bien l'ancienne Athènes que l'Atlantide, car toutes deux avaient failli. « Dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit néfastes, tout ce que vous [les Grecs] aviez de combattants fut englouti d'un seul coup dans la terre, et l'île de l'Atlantide, s'étant abîmée dans la mer, disparut de même. » (*Timée*, 25, c-d).

Ainsi, la première Athènes et l'Atlantide avaient doublement disparu : parce qu'elles avaient été détruites, mais aussi parce qu'elles avaient été oubliées. C'est la leçon de Platon : Athéniens, n'oubliez pas vos erreurs passées, pour ne pas les reproduire à l'avenir. L'Atlantide, civilisation supérieure par sa vertu, sa force et sa science, se laisse gagner par le mal inverse de sa grandeur, et elle est anéantie de façon catastrophique. Elle représente donc le grand fantasme de mort de toute civilisation, et de tout individu. Elle est le mythe même du monde, dans sa course implacable vers l'entropie.

***

Mais cette perte de la mémoire de l'Être n'est qu'apparente. La mémoire va prendre sa revanche, à travers le mythe. L'imaginaire va s'emparer de l'histoire, et la faire vivre dans la mémoire collective. L'I.R.M *f* et les neurosciences nous ont appris que, pour notre cerveau, voir et imaginer, c'est la même chose : ce sont les mêmes zones neuronales qui sont activées. Cela veut dire que, dans notre imaginaire, l'Atlantide existe, coexiste, en tant qu'hypothétique réalité historique, mais aussi, et de façon tout aussi « vraie », en tant que mythe, qui alimente notre imaginaire, et façonne notre action. On avance toujours par rapport à un mirage : les origines troyennes de Rome, l'Atlantide, la Cité de Dieu, les républiques imaginaires de Lamartine, la dictature du prolétariat… C'est dans ce contexte qu'il faut aussi situer l'Atlantide, comme une sorte de *golem*, une créature qui échappe à son créateur et prend sa vie autonome. Par sa transmission, le récit se nourrit de nos imaginaires, et il les nourrit, dans une forme de *feed-back* et de réflexivité. Comme le disait déjà Thomas-Henri Martin, en 1841, dans sa *Dissertation sur l'Atlantide*, « L'Atlantide appartient à un autre monde, qui n'est pas [nous dirions : pas seulement] dans le domaine de l'espace, mais dans celui de la pensée. » (p. 23-24). Plus près de nous, Cornélius Castoriadis écrit : « Nous pouvons affirmer que le mythe de l'Atlantide existe si nous sommes capables de le constituer comme une signification sociale imaginaire ».

Pourquoi ? Parce que le récit fondateur de l'Atlantide cristallise tous les grands rêves qui ont aidé l'humanité à se construire et à se tenir debout. Au delà de son apparence négative, il a une valeur positive. Il porte en lui *à la fois* notre désir nostalgique et notre désir projectif, l'alpha et l'omega, la nostalgie de l'Age d'Or et l'espérance de la Terre Promise. Le mythe prend alors toute sa valeur de thérapie. Dans sa violence même, il nous aide à construire notre psyché, et paradoxalement, alors même qu'il est angoissant, voire effrayant, il nous permet de surmonter nos peurs, d'éradiquer l'angoisse par des visions extrêmes.

En complément de cette dimension de thérapie, le mythe de l'Atlantide, et l*'Apocalypse de Jean*, ces deux récits proches par bien des aspects, ont aussi une dimension *initiatique*. Ces histoires de destruction sont des préludes à une renaissance et à une résurrection. Ce passage par le feu, cette destruction par l'eau et le déluge, sont les étapes préliminaires à une nouvelle vie, purifiée des souillures de l'ancienne. De même, dans l'alchimie médiévale, l'œuvre au Noir, la *Nigredo*, précède l'œuvre au Rouge et l'œuvre au Blanc ; de même, pour être trempée, l'épée a besoin d'être plongée d'abord dans le feu, puis dans l'eau ; de même aussi, la théorie des différents âges du monde faisait passer l'humanité de l'Age d'Or à l'Age de Fer, puis, dans le cadre d'un éternel retour[2], débouchait sur un nouvel Age d'Or ; de même encore, dans la théogonie hindoue, Brahma, le Créateur, est indissociable de Shiva, le Destructeur[3].

La fortune du mythe de l'Atlantide est d'autant plus étonnante qu'il n'existe aucune mention de l'Atlantide en dehors de Platon et de ceux qui l'ont lu. Mais à ce texte réputé singulier se rattache pourtant toute une parentèle d'écrits et de récits. C'est bien la preuve que seul l'imaginaire peut expliquer l'extraordinaire succès et la pérennité de ce mythe dans les civilisations qui sont venues à la suite du monde grec. Cela provient essentiellement de la présence, dans le mythe de l'Atlantide, de quatre tropismes qui cristallisent l'espérance humaine, et qui l'habitent de façon obsédante :

- Le thème de la **Cité engloutie** qui ressurgira un jour : la ville d'Ys, dont nous avons comme un reflet obscur dans ces cités réelles et magnifiques, qui s'enfoncent lentement mais inexorablement : Venise, Bruges.

[2] N'oublions pas que le mot grec *katastrophê* a pour équivalent en latin le verbe *revolvere*, « tourner sur soi-même et revenir à l'origine » ; notre moderne revolver, dont le barillet tourne sur lui-même, s'en souvient…

[3] On pourrait même en retrouver un écho contemporain dans la *théorie des catastrophes* de René Thom, dans laquelle il lie toute création de forme (morphogénèse) à une rupture de forme, ou catastrophe. De la sorte, on peut lire dans les mêmes processus la genèse et la désintégration : l'ordre du monde s'édifie dans et par le déséquilibre.

- le thème des **trésors enfouis**, de l'or souterrain : les nains mineurs et gardiens de l'or, dans le mythe de Parsifal ; mais aussi bien sûr, le mythe de l'Eldorado, la Cité d'Or disparue ; et plus confusément, tous les récits romanesques des trésors de pirates dissimulés sur des îles désertes ; de même, l'Atlantide recèle tous ses trésors en quelque lieu englouti et mystérieux

- le thème des **dangers de l'*hybris***, de l'orgueil qui rend pervers. Les Atlantes ont été grisés par leur richesse, et de bons qu'ils étaient, sont devenus mauvais. Ainsi, la Babylone de l'*Apocalypse* (en fait la Rome antique) est devenue la Grande Prostituée. Alors, les dieux l'ont frappée de leur châtiment : « Elle est tombée, Babylone la Grande ». Babylone tombe par le feu, L'Atlantide était frappée par les eaux. La première forme de ce mythe du déluge à la fois destructeur et purificateur serait, un peu avant le Déluge biblique (qui s'en est sans doute inspiré, puisque le livre le plus ancien de la Bible est daté de 1450 av. J.-C.) le mythe mésopotamien d'Atrahasis, dont on a retrouvé une transcription sur des tablettes d'argile datées de *circa* 1635 av. J.-C.. Une autre source serait bien sûr l'épopée de Gilgamesh, rédigée en akkadien vers 1700 av. J.-C., mais dans laquelle le récit du déluge ne serait rajouté que plus tard, vers 1200 av. J.-C. : tout ceci est compliqué, c'est, comme le disait Victor Hugo, « de l'histoire écoutée aux portes de la légende »…. Le mythe d'Atrahasis ne manque d'ailleurs ni d'humour ni de profondeur : le déluge y est envoyé par les dieux, car les hommes font trop de bruit, et les empêchent de dormir. On mesure la profondeur du symbole : c'est l'état de sérénité, le grand Repos, auquel accèdent les dieux, qui est perturbé par l'agitation vaine des hommes ; on pense à l'ataraxie que vise la sagesse épicurienne, et au *Suave mari magno*… de Lucrèce.

- enfin, le thème de **l'Age d'Or**, omniprésent à l'aube des civilisations, dans les récits de fondation. À l'origine, tout était donné à l'homme, tout lui venait facilement, comme dans les terres riches de l'Atlantide. Il suffisait de cueillir les fruits. Ce n'est que lorsqu'il voulut se faire l'égal des dieux que l'homme fut, en punition, contraint de faire pousser les végétaux à la sueur de son front, comme il est dit dans la Bible. Mais c'est aussi le sort de Prométhée enchaîné, et bien sûr celui d'Atlas, le roi de l'Atlantide[4] contraint de porter le monde sur ses épaules, c'est-à-dire, symboliquement, toute la pesanteur de la matière, par laquelle il a fauté.

[4] Même s'il n'est pas facile d'identifier cet Atlas roi éponyme de l'Atlantide, et le Titan Atlas condamné par Zeus à porter le monde sur ses épaules, celui-là même auquel Héraklès rend visite au Jardin des Hespérides, pour lui demander de cueillir les Pommes d'Or (cf. J. Thomas, *Les mythes gréco-romains, ou la force de l'imaginaire. Les récits de la construction de soi et du monde*, Éditions Academia, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 112-113) ; mais le monde des mythes et des légendes a de ces ellipses temporelles…

Ainsi, quand les nations voulurent écrire leur propre histoire, elles se souvinrent toutes de l'Atlantide, et beaucoup se revendiquèrent comme les résurgences de cette civilisation engloutie.

La légende fondatrice de Rome a un point commun avec l'Atlantide : derrière la fécondité naissante se cache l'annonce d'une mort annoncée. Athènes, découvrant ses origines oubliées à travers le regard et le récit de Solon, entend aussi l'annonce de son futur et de sa mort inéluctable. De même, à Rome, lorsque Romulus trace les fondations de Rome, il a une vision : celle des douze vautours, qui annoncent la durée de vie assignée à Rome. Ainsi, la mort de Rome est contenue dans son acte de naissance. Oui, mais douze quoi ? Douze jours ? Douze mois ? Douze ans ? Douze siècles. L'histoire de Rome est traversée par cette angoisse apocalyptique de connaître la durée qu'il lui reste à vivre. Par exemple, la IV^e^ *Bucolique* de Virgile est entièrement construite autour de cette préoccupation. Toutes les hypothèses furent envisagées. Finalement, c'étaient douze siècles, si l'on considère que Rome est fondée au VIII^ème^ s. av. J.- C., et qu'elle s'effondre à la fin du IV^ème^ s. ap. J. - C. : la prophétie n'était pas si mauvaise.

Virgile ne parlait d'ailleurs pas de l'Atlantide, mais de Thulé, autre terre mythique, restée mystérieuse, et prétendument découverte au Nord de l'Europe par le Marseillais Pythéas au 4^e^ s. av. J.-C. : dans les *Géorgiques*, pour flatter Octave, il écrit : « Est-ce que Thulé, la plus lointaine des terres, te sera soumise ? » (I, 29-30). Autant l'éloignement de l'Atlantide est temporel (8000 ans), autant celui de Thulé est spatial. Quant à Sénèque, il nous a laissé la bien étrange « prophétie de Médée » (*Médée*, 374-379), elle aussi restée mystérieuse :

> « Bientôt viendra le siècle où sautera la dernière barrière
> L'Océan révélera un continent immense
> Sur l'horizon marin se lèvera un nouveau monde
> Au-delà de l'Islande il y aura d'autres terres. »

Venons-en au christianisme. On a vu que la structure de l'*Apocalypse* de Jean est assez proche du mythe de l'Atlantide. Simplement, l'Apocalypse insiste sur la dimension eschatologique, sur l'idée d'une résurrection, là où elle est seulement en filigrane dans le mythe de l'Atlantide. L'*Apocalypse* évoque explicitement le Millenium, ces mille ans de

bonheur à venir pendant lesquels Satan sera enchaîné[5]. Puis il y aura de nouveaux combats, et Gog et Magog, avant le Jugement dernier et la Fin de l'Histoire. Alors viendra la Jérusalem, ou la Cité du Bonheur, comme équivalent de l'Atlantide, jusque dans sa structure en cercles concentriques, telle que saint Augustin la décrit dans sa *Cité de Dieu*.

À partir de la Renaissance, la quête de l'ile perdue est toujours là, sous forme d'une frénésie de localisation. Chaque cité, chaque peuple revendique dans ses origines ce qui est perçu comme la gloire suprême : être l'émergence, la renaissance, la résurrection de l'Atlantide mythique, la Cité d'Or. L'Atlantide a été localisée à peu près partout dans le monde, et pas seulement près des Colonnes d'Hercule ; et elle est éponyme de l'océan qui porte son nom. Car, comme l'écrit Louis Séchan, « Le mythe de l'Atlantide flatte l'aspiration ancestrale de l'humanité vers une patrie plus heureuse ». En plus, si cette patrie se révèle être sous les pieds du peuple qui la rêve, ou au large de ses côtes, cela lui évite les affres de l'exil, selon la fameuse phrase de Cocteau : « Si ces mystères nous échappent, feignons d'en être les instigateurs ». On a cherché l'Atlantide à Santorin, aux Açores, aux Canaries, à Madère, en Islande, au large du Portugal, au large de l'Espagne, en Tunisie, en Suède, au Sahara, en Amérique. Les récits de déluge dans les livres du Chilam Balam maya constellent autour du même imaginaire du monde perdu ; mais, comme chez nos Stoïciens – et chez René Thom -, la catastrophe n'y est pas synonyme de destruction ; elle est interprétée comme une rénovation continue de la vie.

Certaines religions brésiliennes syncrétistes comme l'Umbanda et le Candomblé, font intervenir l'Atlantide dans leur mythe fondateur, et elle l'associent à l'origine de leur religion. Le rapprochement est étrangement précis, tout comme la chronologie, qui situe ces événements en 9800 av. J.-C., alors que Platon nous parlait de 8000 ans à compter du Ve s. av. J.- C… : il y est question d'une cité splendide et opulente, qui dégénéra jusqu'elle soit ravagée par plusieurs cataclysmes. Là encore, l'Atlantide rêvée reviendra et succédera à cette Atlantide corrompue, les cataclysmes étant perçus comme une purification, à la manière du Déluge de l'Ancien Testament.

Il y a même un équivalent de l'Atlantide en Chine, là aussi sans catastrophe ; on voit bien qu'il s'agit là d'un archétype universel.

Chacun, comme on dit, voit midi à sa porte. Au XVIIème s., le naturaliste et linguiste suédois Olof Rudbeck est persuadé que c'est la Suède qui est le berceau de l'histoire humaine,

[5] Cf. N. Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse*, Bruxelles, 1957, et J. Delumeau, *La Peur en Occident*, Paris, 1978.

et que, pour cette raison, elle doit être identifiée à l'Atlantide. À la même époque, la *Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon a davantage les traits d'une utopie. Remarquons au passage que la France a peu fantasmé sur l'Atlantide. Elle avait ses propres mythes de fondation : les Troyens, les Romains, les Francs et les Gaulois lui suffisaient.

Quelle que soit l'hypothèse évoquée, dans l'Europe profondément chrétienne de cette période, il se pose toujours un problème : comment la présence de l'Atlantide est-elle compatible avec les textes sacrés de la Bible et des Evangiles ? Il n'y a que deux solutions : soumission à la tradition chrétienne, ou transgression. Voyons d'abord la soumission aux textes sacrés : le christianisme, qui pensait à tout, avait réussi à annexer le mythe de l'Atlantide. Il en existait une version biblique, apocryphe bien sûr, selon laquelle l'Atlantide était la patrie de la postérité de Japhet, fils de Noé, qui s'y serait installé après le Déluge. D'aucuns pensaient aussi que l'Atlantide pouvait avoir hébergé les dix tribus perdues d'Israël (IV *Esdras* 13, 40-44). C'est ainsi que, dans cette perspective, Madère, les Canaries, les Açores étaient, depuis leur découverte, des hypothèses acceptables pour l'interprétation du *Timée* et du *Critias*. Si, à la suite d'un cataclysme, elles étaient à nouveau peuplées par les descendants d'Adam et de Noé, voici qui réconciliait heureusement Platon et la Bible.

Mais d'autres refusaient ce scénario. En particulier se posa le problème de l'antisémitisme. Quand les nations voulurent écrire leur propre histoire, l'Atlantide fut pour elles un exutoire, une façon de contester, voire de refuser l'influence d'Israël. Descendre des Atlantes, c'était alors , d'abord, ne pas descendre des Juifs. C'est dans cet esprit que le Nazisme faisait des Atlantes les ancêtres des Germains. D'ailleurs, dans cette théorie délirante, les Atlantes se seraient répandus dans le monde entier, y compris en Galilée, ce qui, accessoirement, permettait de faire de Jésus un Atlante, donc un non-Juif…Himmler, le « maître à penser » de ces théories, identifiait d'ailleurs l'Atlantide avec l'île d'Heligoland (*Heilig Land*, la Terre Sacrée), dans la mer Baltique.

Au XIX^{ème} s., la montée en puissance du genre romanesque, au détriment de l'épopée, avait donné un ton un peu différent au mythe de l'Atlantide.

Un des rares vestiges de la forme épique est l'épopée du jeune prêtre Jacint Verdaguer, rédigée en Catalan, et présentée aux Jeux Floraux de Barcelone en 1877. Elle crée le mythe fondateur de la Catalogne. Pour ce faire, elle renoue à la fois avec l'Antiquité et avec la Renaissance, et cristallise les rêves de la bourgeoisie catalane de l'époque, tout en donnant un récit fondateur à la Catalogne. Selon le récit de Verdaguer, lorsque les dieux décident de punir les Atlantes pour leur *hybris*, ils confient cette tâche à Hercule. C'est lui qui détruit

l'Atlantide, puis qui combat aux côtés de la nymphe Pyrène (éponyme de nos Pyrénées), agressée par Géryon. Pyrène est tuée, et Hercule lui dresse un mausolée sur l'emplacement de la future Barcelone, en lui promettant d'y créer la capitale de la future Catalogne. Dans la deuxième partie du récit, beaucoup plus tard, Christophe Colomb, à qui un vieillard raconte cette histoire, part pour l'Amérique. Les Vénitiens, les Génois, les Castillans lui refusent un financement, et c'est grâce aux marchands de Valence et de Barcelone qu'il peut monter son expédition, et découvrir le Nouveau Monde.

On voit le message de l'*Atlantide* de Verdaguer : à l'Atlantide engloutie est appelée à succéder la nouvelle Ibérie, sous l'égide des Catalans. Un nouvel Age d'Or est possible, sous l'impulsion des Catalans. Ainsi, dans le temps du mythe, trois époques se superposent :

- le temps indéterminé, *l'illud temps* de la légende d'Hercule,

- l'aube des grandes découvertes maritimes, avec Christophe Colomb, autre héros voyageur, historique, celui-là,

- et l'époque contemporaine de Verdaguer, celle de la renaissance culturelle catalane, où une nouvelle classe sociale, une bourgeoisie industrielle et marchande, aspire au pouvoir politique, et se cherche une légitimité en même temps que des racines. En ceci, Verdaguer est (*mutatis mutandis*…) le Virgile catalan, sa démarche est analogue de celle de l'*Énéide* donnant à Rome des racines troyennes illustres, et donc une légitimité pour exercer et étendre sa puissance[6].

Mais, dans son ensemble, le XIXème s. ne mit pas un terme, loin de là, à l'atlantomanie, ou l'atlantologie, comme on voudra. Par contre, cette époque plus positiviste et plus individualiste prit comme support non plus l'épopée, qui ne correspondait plus aux attentes de l'imaginaire collectif, mais le roman. En 1879, Jules Verne reprend le récit du *Critias* dans *Les 500 millions de la Begum*, avec la description de sa ville utopique de France-Ville. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, paru en 1869, il évoquait déjà une Atlantide immergée, dont le capitaine Nemo traverse les vestiges ; la curiosité littéraire se rencontre avec l'intérêt scientifique, puisqu'à la même époque (1882), Ignatius Donnelly publie *L'Atlantide, monde antédiluvien*, qui est en quelque sorte le premier *best seller* sur le sujet, et où il soutient que

[6] En particulier, dans le cas de Rome, pour justifier le génocide de Carthage. Dans le même esprit, un autre texte de propagande racontait qu'en creusant le *sulcus*, le fossé des murailles de Rome, Romulus avait trouvé trois crânes : d'homme, de cheval et de bœuf : Rome avait bien, symboliquement, les trois attributs d'une cité complète et harmonieuse, selon les critères indo-européens expliqués par la tripartition fonctionnelle dumézilienne : la fonction de souveraineté du prêtre-roi, symbolisée par le crâne d'homme ; la fonction guerrière, symbolisée par le cheval ; et la fonction économique de fécondité, celle des commerçants et des artisans, symbolisée par le crâne de bœuf. Donc, elle était fondée à régner sur le Bassin méditerranéen. Par contre, à Carthage, on n'avait trouvé que deux crânes ; il manquait la fonction de souveraineté, et Carthage devait s'effacer devant Rome : voilà comment on écrit l'histoire…

l'Atlantide aurait été un des berceaux de notre civilisation actuelle. Les délires atlantomanes qui suivront s'inspireront toujours peu ou prou de l'ouvrage de Donnelly. Quarante ans plus tard, en 1919, Pierre Benoît publie le roman sans doute le plus célèbre sur le sujet : *l'Atlantide*. Mentionnons aussi *Varouna* de Julien Green (1940), ou *Dans le monde perdu sous la mer*, d'Arthur Conan-Doyle (1926).

Au XXème s., le mythe de l'Atlantide retrouve une nouvelle vitalité avec le cinéma et la science-fiction. Dans cette foule de productions, la tendance est malheureusement à une certaine médiocrisation : profusion de livres de science-fiction dans la suite du *Matin des Magiciens* de Louis Pauwells, intervention des extra-terrestres, théories complotistes… Au cinéma, l'Atlantide est évoquée, comme une référence vague, mais récurrente, à travers des peplums, mais aussi des films-catastrophes évoquant des mondes engloutis par des séismes, ou des films de Science-fiction décrivant une Terre détruite par la folie des hommes, en particulier la folie nucléaire, et où les survivants retournent à la barbarie : la série des *Mad Max* en est un bon exemple. Dans cet océan de médiocrité surnagent des pépites : quelques films, comme *L'Atlantide* de Feyder (1921) ; la B.D. des années 80 devenue culte, *Les Mystérieuses cités d'Or*, évoquant, à travers la quête initiatique d'un groupe d'enfants, l'Atlantide, mais aussi le monde perdu de Mu ; des jeux vidéo intéressants, comme *Indiana Jones et le mystère de l'Atlantide* , jeu d'aventures de Lucas Arts (1992) ; ou encore *Atlantide, l'Empire perdu*, des studios Walt Disney, en 2001 .

En conclusion, je dirai que la croyance la plus répandue en ce monde, hélas, c'est qu'on est toujours le barbare de quelqu'un ; et qu'on a toujours son barbare. Seuls les plus grands, comme Platon, ont vu que le barbare, on l'avait en nous, et qu'il fallait le combattre. C'est le sens du « couple » Athènes-Atlantide, dans le *Timée*. Belle leçon d'éthique et d'élévation morale : l'Atlantide, c'est ce qui menace Athènes, et ce qu'elle ne veut pas devenir ; c'est aussi, si l'on considère l'Atlantide elle-même, le Phénix qui peut renaître de ses cendres.

Bibliographie

- O. BOURA, *Les Atlantides : généalogie d'un mythe*, Paris, Arléa, 2003.
- L. BRISSON, *Platon, les mots et les mythes*, Paris, La Découverte, 1994.
- J.-P. DELOUX et L. GUILLAUD, *Atlantide et autres civilisations perdues, de A à Z*, Paris, éd. E. Dite, 2001.
- Ch. FOUCRIER, *Le Mythe littéraire de l'Atlantide, 1800-1939*, Grenoble, ELLUG, 2004.
- Ch. FOUCRIER et L. GUILLAUD (dir.), *Atlantides imaginaires. Réécritures d'un mythe*, Paris, 2004.
- J.-F. MATTÉI, « Le mythe de l'Atlantide », in *Platon et le miroir du mythe. De l'Âge d'Or à l'Atlantide*, Paris, P.U.F. Quadrige, 2002.
- J.-F. MATTÉI, art. « Atlantide » du *Dictionnaire critique de l'Ésotérisme* (J. Servier dir.), Paris, P.U.F., 1998, p. 187-188.
- B. SERGENT, *L'Atlantide et la mythologie grecque*, Paris, 2006.
- R. TREUIL, *Le Mythe de l'Atlantide*, CNRS éditions, 2012.
- P. VIDAL-NAQUET, *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, 2005 (Points-Essais, 2006).